

L'espace du dicible

André Trottier

Numéro 53, 1992

Le théâtre désopération pliable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

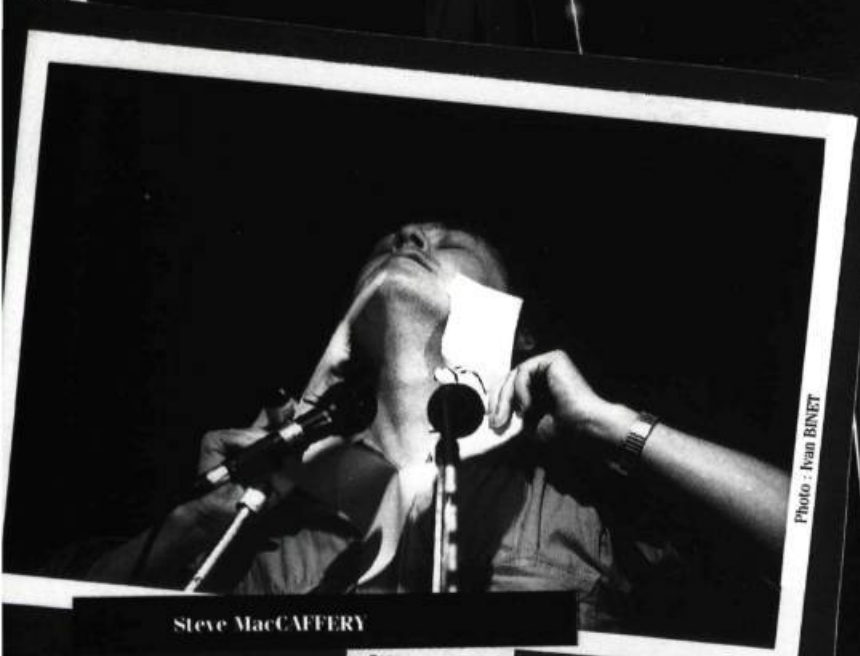
Citer cet article

Trottier, A. (1992). L'espace du dicible. *Inter*, (53), 22–26.

LE THÉÂTR
D OPÉRA O
PLIABL

Julian A. DEELDER

Photos : François BERGERON



Steve MacCAFFERY

Photo : Ivan BINET



Paul DUTTON

PAGE No.....
PHOTO No.....
DENSITE MAX.
MIN.



Martha et Jenny

Photos : François BERGERON

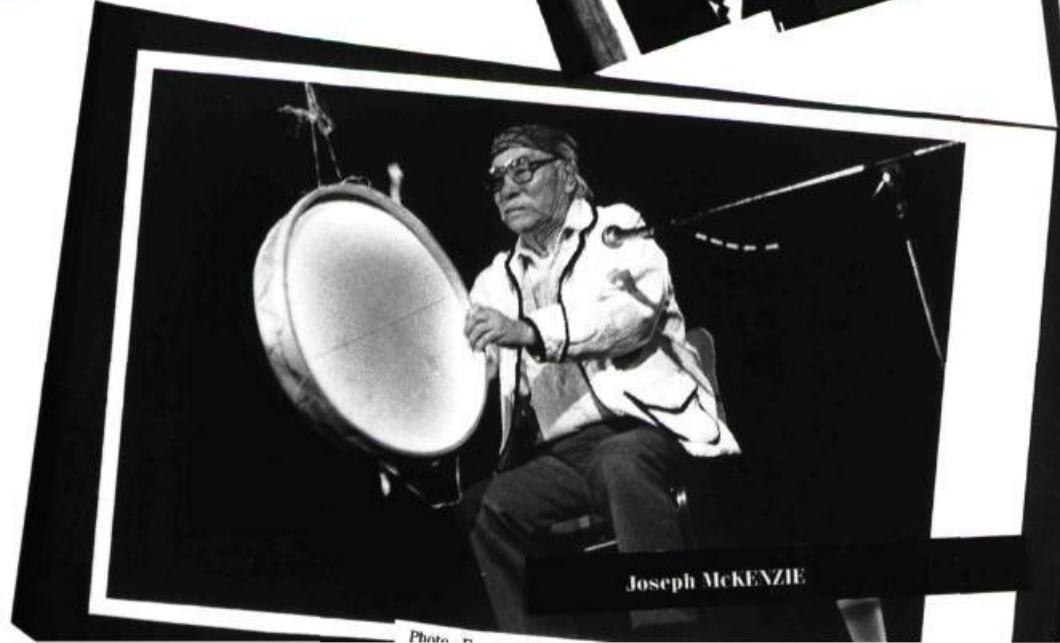


Larry WENDT

PAGE No.....
PHOTO No.....



John GIORNO



Joseph McKENZIE

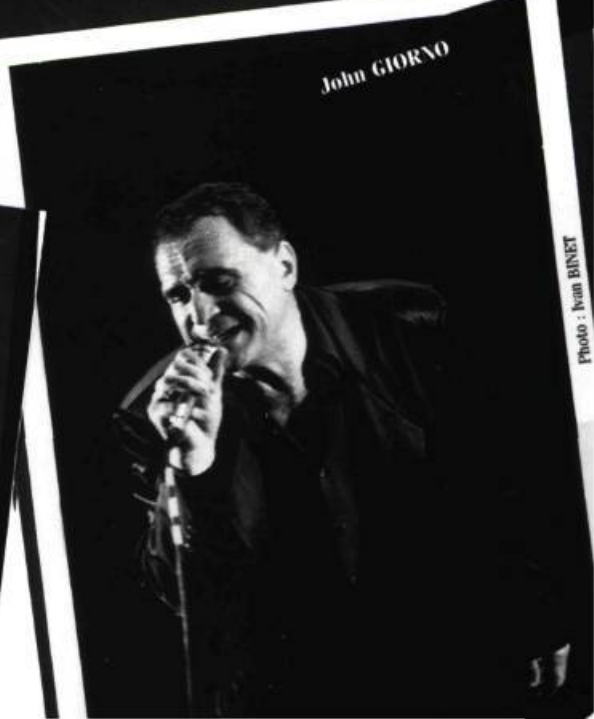


Photo : Ivan BINET

L'espace du dicible

André TROTTIER

« Étendre le souffle directement sur les lignes qui bandent la page. C'est à partir de caresses interrogatives que se mélangent les sens et que se contredisent les ponctuations digitales [...] »

Diane-Jocelyne CÔTÉ,

Toutes les femmes sont fatales, NBJ, 1987.

« Dans les brumes et les miasmes qui obscurcissent notre fin de millénaire, la question de la subjectivité revient désormais comme un leitmotiv. Pas plus que l'air et l'eau elle n'est une donnée naturelle. Comment la produire et la capter, l'enrichir, la réinventer en permanence de façon à la rendre compatible avec des Univers de valeurs mutants ? [...] toutes les disciplines auront à conjoindre leur créativité pour conjurer les épreuves de barbarie, d'implosion mentale, de spasme chaotique, qui se profilent à l'horizon et pour les transformer en richesses et en jouissances imprévisibles, dont les promesses, au demeurant, sont tout aussi tangibles. »

Félix GUATTARI,

Chaosmose, Galilée, 1992.

Rue (Octave) Crémazie, Québec, 12 juin 1991. Pour quatre jours consécutifs, le Théâtre Périscope ouvre ses écoutilles au festival *Polyphonix* et, simultanément, au colloque *Oralltés*, conjointement organisés par Le Lieu, Centre en art actuel, et le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval. L'ancienne synagogue servira durant la journée à divers « enseignements », mais deviendra, sitôt la nuit venue, le site de maints rituels, chants, incantations et autres célébrations de la voix. D'écrire ces saturnales demande que l'on sonde un étonnant passage des mots aux sens, quitte à en inventer de nouveaux.

Dé(crit)re. Désapprendre un moment l'écrit pour mieux appréhender, mieux comprendre et mieux s'ouvrir, mieux saisir le cri.

Mouvement depuis les origines, vers le maintenant de la transformation permanente. Des antiques théâtralisés aux formes constamment renouvelées et renouvelables, les participants du dernier *Polyphonix* rappellent de façon différente que la poésie précédera toujours les chapelles, les classifications, les Histoires, qu'elle sera toujours à portée de voix. Qu'on se le dise : l'espace poétique se donne comme un vaste champ ouvert sur la recherche, l'exploratoire, sur l'interdisciplinarité et sur « l'autre ». À l'écoute.

La nouvelle poésie. La nouvelle poésie n'est plus simple affaire d'écrivains. Elle appartient désormais, et aussi, aux « autres », aux « ailleurs ». Pour preuve, le récent *Polyphonix* québécois. Des intervenants de partout, du Nord du Québec en passant par la Russie, les États-Unis, la Hongrie, la Hollande, la Belgique, sans oublier la France, point d'origine du festival. Des moyens variés, des plus simples aux plus complexes : voix, instruments traditionnels, musique(s), objets, vidéo, performance, multidisciplinarité. À la limite, on jouera même du cliché : « l'image » de celui ou celle qui écrit (je pense plus particulièrement aux prestations de Bernard HEIDSIECK et de Diane-Jocelyne CÔTÉ) — l'écrivain penché sur son manuscrit, ou sur sa vie d'écrivain, ou sur le monde de l'écrit, « plat », bidimensionnel, aussi éloigné de la réalité qu'une carte géographique politique. Le relief de la vie ne peut échapper à la lecture suivant ces approches *différentes*, que le mode soit celui de l'ironie, de l'humour, ou des gestes.

Québec fut donc l'hôte du seizième *Polyphonix*, événement itinérant qui fut créé il y a plus d'une dizaine d'années par Jean-Jacques LEBEL et qui aura été assuré par la suite par les Bernard HEIDSIECK, Julien BLAINE, Jacqueline CAHEN et autres artistes français préoccupés de faire davantage connaître l'activité contemporaine en matière de poésie sonore et de performance. Après Paris, point d'origine du festival, après Milan, Parme, Naples, New York, San Francisco, Szeged ou Budapest, la scène s'est ainsi transportée en Amérique, ce qui fut l'occasion de laisser la parole à ses premiers habitants. Parmi les artistes invités, une des personnalités les plus impressionnantes du volet québécois aura été monsieur Joseph MCKENZIE, chanteur et conteur montagnais de plus de quatre-vingts ans, hautement respecté des membres de sa collectivité pour la qualité de son art qui est constitué de rêves racontés par le sage à ceux qui l'écoutent, de toutes générations, comme nous l'a expliqué son petit-fils qui assurait la traduction (monsieur MCKENZIE ne s'exprimant que dans sa langue maternelle).

« Autres », « Ailleurs ». Ces autres, qu'ils soient sous forme de textes, ou *sous-formes*, *d'antitextes*, ont tous ceci en commun d'avoir un *contour*. Premier repère pour le spectateur-participant qui s'abandonne au texte ou à l'antitexte. Ou, comme dit Paul ZUMTHOR, à qui l'on devait la conférence d'ouverture d'*Oralltés* : il n'y a pas de forme « pure » sans contenant. Et effectivement, ce sont ces souvenirs, aujourd'hui, qui subsistent le plus en moi : voix de gorge Katajjait de JENNY et de sa compagne — voix de Michael RICE, de Joseph MCKENZIE — cri de Steve MacCAFFERY — John GIORNO bondissant sans arrêt durant ses poèmes — Tibor PAPP, entièrement enveloppé, comme mort...

Mon engouement pour l'ensemble des prestations de ce festival sera difficile à dissimuler : je ne m'en cache guère. Et je ne saurais assez insister sur l'importance que peut revêtir à mes yeux l'incontournable subjectivité que nous avons tous face au texte, et quel qu'il soit : dit, chanté, écrit, ou qu'il s'agisse de danse, de performance, etc. Plus exactement, sur l'importance de s'abandonner à cette subjectivité lorsque nous nous trouvons en présence de formes autres, comme lorsque le corps s'abandonne à ce qui lui fait plaisir, qu'il réagit à ce qui lui fait plaisir, ou lui fait difficulté parfois. Sur l'importance, donc, de comprendre que dans l'acte même d'émettre ou de commenter, il n'y a pas, exclusivement, « une » conscience qui élève sa voix (« nombreuse », Gaston MIRON), mais tout à la fois les (l'in)consciences, bribes de verbe, déconstructions de mots, d'impressions, qui traversent, comme autant de fulgurances, le champ de la réceptivité, bribes de sensations, au sens où pouvait l'entendre RIMBAUD, par exemple.

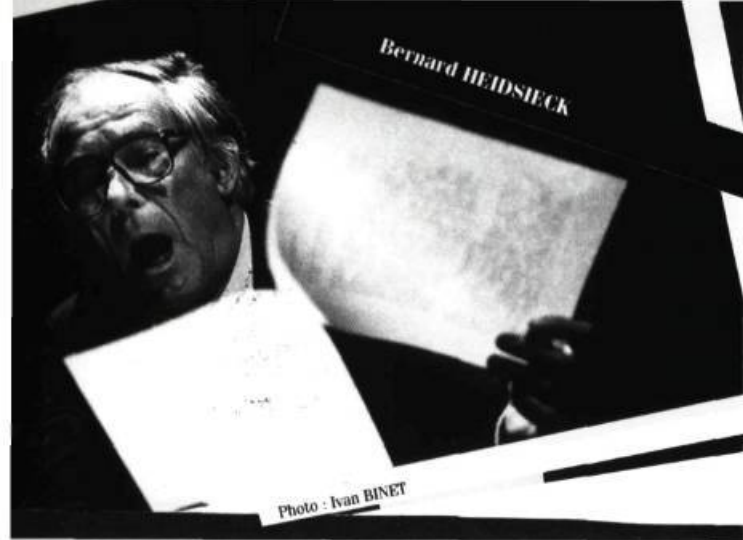


Photo : Ivan BINET

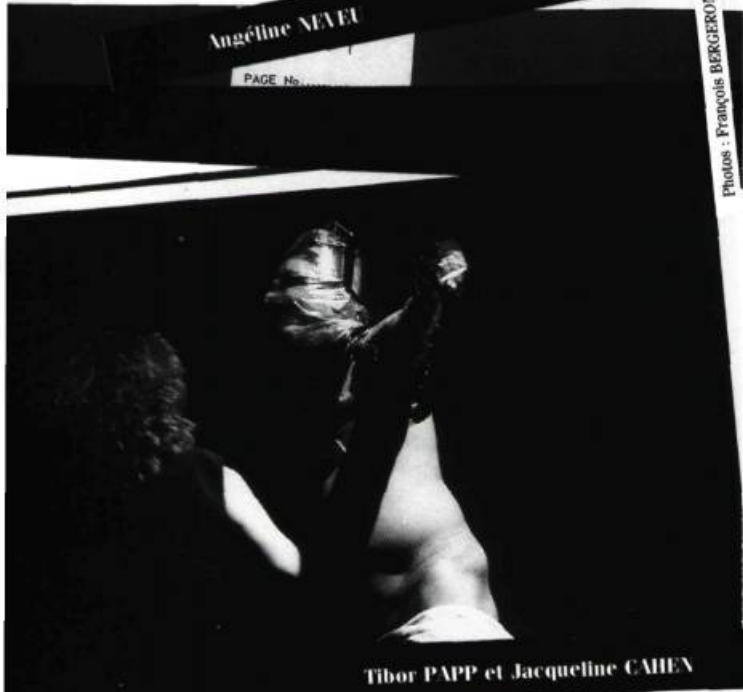
soit une perception sans passé, en dehors des déterminismes et des conditionnements, vivante dans l'immédiateté de ce qui est (res)senti. La pensée, soit dit en passant, ne se fait-elle pas *dans* la bouche pour Tristan TZARA... Ce que je suis en train de dire, c'est que le discursif procéderait essentiellement de ce que Paul ZUMTHOR a déjà signalé par rapport à l'acte de lecture ¹, soit de la voix (littéralement, et dans tous les sens, pour rester avec RIMBAUD), et de façon plus générale, plus complète, du corps.



Angéline NEVEU

Si l'on ré-agit, on re-fait, au sens poétique, étymologique du mot (faire : *poieîn*). Or c'est du côté des créateurs que je trouve plus spontanément les traces d'un certain « corps/texte ». Là où le dire ne se fait plus seulement feintise, c'est bien lorsque le corps n'en reste pas à une thématique du sujet, et qu'il se fait lui-même objet, au sens le plus concret : lorsque le dire, en d'autres mots, prend corps, ce que comprendront de plus en plus d'artistes à partir du tournant de ce siècle, revenant par le fait même à des esthétiques ancestrales.

Circonscrire ou élargir l'espace du dicible ? Il n'est pas question ici de vouloir résumer quels auraient pu être les principaux échelons des pratiques artistiques à caractère vocal (poésie sonore, etc.). De manière plus immédiate, je me contenterai de simplement relever quelques aspects qui m'ont semblé significatifs durant ce *Polyphonix* québécois de juin 1991.



Tibor PAPP et Jacqueline CAHEN

D'abord, quelques prestations dont on pourrait dire qu'elles seraient plus près du champ des littératures/écritures : celles d'Arnaud LABELLE-ROJOUX, de Julian A. DEELDER, d'Yves BOISVERT, de Bernard HEIDSIECK. LABELLE-ROJOUX, pour tout dire, m'a quelque peu déçu, après tout le bien que l'on m'avait dit de ses performances et de ses actions en direct. Il nous arrive avec un de ses ouvrages, sans doute digne d'intérêt pour un éventuel lecteur, mais se contente de nous le lire à voix haute, augmentant le débit au fur et à mesure de sa lecture, arpentant de long en large la scène. On croira même, à un certain moment, qu'il parviendra à nous lire son texte dans son entier, mais n'en fera rien, heureusement pour les spectateurs, plus passifs que jamais. Julian DEELDER étonne par la froideur de son ton et par le contraste qu'opère celui-ci sur le contenu de ses poèmes-historiettes : fables de l'actualité, *poèmes de tous les jours*, où les enfants sont violés et les femmes dépecées dans des appartements sordides, faits qui finissent par apparaître comme irréels tant ils sont absurdes. Le rire surgit presque automatiquement, mais de quel rire s'agit-il vraiment ? Le « Maire de la Nuit » de Rotterdam erre dans des domaines où nous appartenons tous, qu'on le veuille ou non, et bien au-delà de nos doutes bien pensants. BOISVERT nous offre le préambule de sa plus récente « épopée » dédiée à la crise de Kanesatake et Kahnawake de l'été quatre-vingt-dix, un texte dont j'attends impatiemment la conclusion, tout axé sur l'ambiguïté de la position du poète, qui est seul finalement. « Quel mauvais poète ! », dit le juge. « Quel mauvais juge ! », dit le poète... Bernard HEIDSIECK, assis sur une chaise, nous lit une série de quatre ou cinq textes à caractère « biographique » (Ezra POUND, Dylan THOMAS etc.). L'ironie domine dans cette *image* « consacrée » à l'écrivain. Si la présentation d'HEIDSIECK est on ne peut plus classique (une traditionnelle « lecture de poésie »), c'est au niveau du fond et du contenu que le récepteur se voit ébranlé. Les écrivains « n'écrivent » pas ; ils évoluent (ou régressent plutôt) dans les mondanités, les lieux communs, ce sur quoi insiste vivement HEIDSIECK. On parle souvent « de » : des écrivains, du (petit) monde des « lettres ». Mais crée-t-on quelque chose en glosant de la sorte ? La poésie, comme tout le monde, a ses « échos vedettes ».



David MOSS

Les quelques prestations qui suivent me semblaient à la fois toucher au domaine des littératures écrites (ou champ plus spécifiquement visuel) et au domaine vocal : Diane-Jocelyne CÔTÉ, Larry WENDT, Jacqueline CAHEN, Jean-Yves FRÉCHETTE, Valeri SCHERSTJANOI. Chez Diane-

Photo : Ivan BINET

LE THÉÂTRE DÉSOPÉRATION PLIABLE

Jocelyne CÔTÉ, l'image (de celle qui écrit) est questionnée dans une problématique ayant rapport au(x) sens. Une voix off (celle de Diane-Jocelyne) accompagne cette re-présentation surdoublée à l'aide d'un projecteur sur la main qui court sur la page. Chez Jacqueline CAHEN, la voix (commentaire — jeux de mots) accompagne elle aussi l'image (double projection de la voix et de l'image — sens multiples : haut/bas ; vision audition ; reflet/réflexion ; etc.). L'intellect est ici particulièrement sollicité, mais également l'attitude ludique. Dans le cas de Larry WENDT, la voix accompagne une projection du texte écrit, et tous deux subissent nombre de transformations : figuration vers abstraction, et le mouvement contraire : voix et textes intelligibles vers inintelligibilité, et mouvement contraire. On passe de l'anecdote, d'un pointillisme impressionniste, à la non-anecdote. Chez FRÉCHETTE, c'est tout à fait l'inverse : la vidéo vient de briser le code traditionnaliste de l'image à laquelle l'on s'attend, tout en conservant (préservant ?) l'essentiel : le corps, l'oralité, le conte, l'anecdote et ses effets sur l'auditeur-spectateur (et c'est tout à fait heureux d'ailleurs). L'effet de surprise, à la fin de la représentation, est fulgurant. Valeri SCHERSTJANOI est peut-être le performeur le plus hybride de ce *Polyphnix*, en ce sens qu'il réunit les caractéristiques de la poésie sonore et celles de la performance. SCHERSTJANOI utilise le scriptible (la lettre) dans une perspective didactique et, m'a-t-il semblé, sociocritique, pour ensuite se tourner du côté de la poésie sonore et de la performance. On pourrait dire en ce sens que Valeri SCHERSTJANOI questionne de manière assez intéressante les typologies.

Performances axées particulièrement sur l'utilisation de la voix. David MOSS, Jean-Pierre VERHEGGEN, Steve MacCAFFERY, Paul DUTTON, MARTHA et JENNY, Joseph McKENZIE, Cyrille FONTAINE, Michael RICE. David MOSS : références à l'opéra ; gestuelle ; utilisation de la musique et d'instruments (accordéon, percussions, etc.) ; jeu sur différents registres : humour. Jean-Pierre VERHEGGEN, tout en ayant recours au texte lu (comme DUTTON par exemple), se lance dans une véritable performance, aux confins des sons/sens. Tout son être participe de cette lecture imprégnée de salive, d'humour, de vigueur et de rage joyeuse. Le texte est tout, sauf aseptisé. Steve MacCAFFERY a présenté une exploration surtout axée sur les possibilités de maléabilité de la voix, du souffle, tout en se servant d'objets dans un contexte performatif. Théâtralité du cri comme mis en scène. Paul DUTTON : l'ex-compagnon d'armes de MacCAFFERY et du regretté bpNICHOL (à l'intérieur du groupe The Four Horsemen) s'est lancé dans une série de pièces de poésie sonore, de constructions et dé-constructions phoniques variées où la sédimentation du mot est particulièrement efficace (*poisson* devenant peu à peu *poison* en un glissement de sens très explicite sur le thème de la pollution). Chanteuses de gorge Inuit : MARTHA et JENNY ont littéralement soulevé l'assistance. J'avais déjà eu l'occasion de voir et d'entendre des chanteuses de gorge sur une plus grande scène, extérieure cette fois, mais le Périscope s'est admirablement bien prêté à cette performance, lui conférant une intimité et une intensité des plus adéquates. Les spectateurs sont sortis bouleversés de ce spectacle, ancestral et vivant de par sa forme et son émotion à fleur de peau. Chanteurs Joseph McKENZIE, Cyrille FONTAINE et Michael RICE : se sont accompagnés d'instruments de percussion traditionnels. J'ai déjà commenté la prestation de monsieur McKENZIE un peu plus haut et pourrai peut-être ajouter qu'il nous aura fait le plaisir d'ouvrir le festival *Polyphnix 16*. Parmi les autres invités autochtones, Cyrille FONTAINE a également chanté en montagnais, et traduisait lui-même ses textes en français pour le public. Enfin, dernier mais non le moindre des représentants amérindiens, le jeune Mohawk Michael RICE nous a donné un aperçu des chants qu'il avait composés pour une compétition de chanteurs de sa nation. Ces joutes, au dire du chanteur mohawk, n'ont lieu que pour stimuler les participants à se dépasser et ainsi ajouter au plaisir des auditeurs. Du jeu comme subrogation à la notion de dominant.

dans un sens concret et spatial, et pour autant qu'elle se combine avec tout ce que le théâtre contient de spatial et de signification dans le domaine concret ; c'est la manipuler comme un objet solide et qui ébranle des choses...

101



Jean-Yves FRÉCHETTE

Arnaud LABELLE-RODIER

Valeri SCHERSTJANOI

Diane-Jocelyne CÔTÉ

Photos : François BERGERON

Eudre SZKAROSI



Serge PEY

Photo : Ivan BINET



Pierre-André ARCAND

Photo : Ivan BINET



Joël HUBAUT

Photo : François BERGERON



Gilles ARTEAU

Photo : Ivan BINET

Performances axées sur la poésie et la musique. John GIORNO, un régulier des événements organisés au Québec, nous a livré une performance aussi énergique et vitriolique que celles auxquelles il nous avait déjà habitués. Sur un fond de musique rock déchaînée, GIORNO découpe en petites rondelles les valeurs sclérosées de l'American Way of Life. Angéline NEVEU pour sa part préfère comme fond sonore le jazz et le saxophone de son comparse Yannick RIEU afin de dire ses textes.

« Autres » : les prestations de Tibor PAPP, de Joël HUBAUT et d'Endre SZKAROSI tenaient plus de la performance que de l'activité vocale, bien qu'il y ait eu utilisation de la voix dans chacun des cas (même si c'était en moindre quantité, comme pour Tibor PAPP). Tibor PAPP, accompagné de Jacqueline CAHEN, a d'abord recours au rire (partagé) et se fait peu à peu « momifier » à l'aide de rubans et tissus de couleurs. Le rire s'éteint, puis le souffle. Ne reste que le « contenant ». Joël HUBAUT laisse libre cours à toutes les pulsions qui l'habitent. Le miroir (ligne de démarcation, etc.) devra se casser. La glace est enfin brisée, tout le monde peut parler à son aise : ou croquer une carotte, ou s'envoyer une bière derrière la cravate, ou démolir le micro-ondes. Tout aussi inclassifiables que celles de Valeri SCHERSTJANOI, de HUBAUT ou de SZKAROSI, les présentations de Gilles ARTEAU et du groupe Bruit TTV ainsi que celle de Pierre-André ARCAND méritent d'être commentées plus en détail. SZKAROSI donne une étrange représentation théâtrale, axée sur la liberté du corps et de la voix, dans un environnement hypermédiatisé. Pierre-André ARCAND compose pour sa part un ensemble vocal et sonore (je dirais également qu'il tisse, à partir d'éléments démultipliés, un fond musical), uniquement à partir de sa voix, un peu à la manière de partitions établies sur le mode sériel-répétitif. Les « partitions » (ou unités sonores) se superposent les unes aux autres dans une progression en crescendo, pour devenir cacophonie, océan sonore. Bien qu'il y ait énormément de distorsion, je n'ai pu manquer d'entendre distinctement les mots « la machine », qui rappelaient les propos tenus par Félix GUATTARI durant le volet colloque.

Tout aussi difficile à classer — et c'est sans doute heureux — la performance de Serge PEY, qui rejoint tant dans la forme que dans le fond les aspirations d'un Antonin ARTAUD en même temps qu'elle accède à une esthétique de l'origine présente dans le chant de Michael RICE ou d'un Joseph MCKENZIE. Expérience de transe-formation. Éblouissant!

Et c'est sur les mots de RICE que j'aimerais terminer cet article. Comme le disait le chanteur mohawk, il arrive, parfois, que nous parlions le même langage. Au-delà des altérités, des binarités, des divergences : une direction, où l'on choisit (ou non) de progresser. Bernard HEIDSIECK, nous venons juste de l'apprendre, a tout récemment obtenu le Grand Prix national de poésie en France. L'actuel sera-t-il désormais considéré au même titre que l'originel ? Et l'originel, et l'actuel seront-ils enfin perçus comme réalité par les publics et les critiques, et même dans leurs aspects les plus mythiques et les plus sacrés ? Il s'agissait, avant tout, que ces questionnements aient tribune libre lors des événements de juin, à Québec. Les réponses nous importent presque autant que le simple fait de les poser.

1. Je me réfère ici à une série de conférences données par Paul ZUMTHOR à l'Université de Montréal au cours de l'hiver 1990 et qui étaient sur le thème de Performance, réception, lecture. Un ouvrage est ensuite paru aux Éditions du Préambule, Montréal.

HOPSSA
PROST-LI
VISITE GUIDÉE DE
FORMULE 1
92
QUI PEUT
DETRONER
LE ROI
MAINA ?